

3 juillet - 30 août 2008

checkpoint berlin

marc aschenbrenner, rui calçada bastos, annika eriksson,
patrycja german, sofia hultén, christian jankowski, bjørn melhus,
reynold reynolds / patrick jolley , corinna schnitt, haegue yang

vernissage jeudi 3 juillet à partir de 18h30

entrée libre du mardi au samedi de 14h à 18h30
fermé les 15 et 16 août

Dans *Beaux-Arts Magazine* de mai 2008, après avoir noté l'austérité des œuvres présentées dans le cadre de la 5^{ème} Biennale de Berlin, le critique Nicolas Bourriaud rêvait d'une sorte de *Checkpoint Charlie artistique*, d'un passage négocié entre la démesure et la rigueur, le devenir spectacle et la dimension symbolique de ce qui se produit aujourd'hui dans le champ de l'art. Dans *artpress* spécial Berlin d'août 2006, après avoir esquissé un portrait de Berlin comme *ville des possibles*, permettant aux artistes de poursuivre une production qui ne soit pas totalement orientée vers le marché et ses attentes, le critique Thibaut de Ruyter évoquait cet effet « poudre de berlinpinpin » qui fait que quantité d'artistes internationaux, connus ou en quête de reconnaissance, choisissent d'être basés à Berlin, parce qu'on dit que ça rend plus attractif aux yeux du marché international.

Une chose est sûre : Berlin est aujourd'hui une *checkpoint citée*, un point rencontre, un lieu de rendez-vous voire de résidence prisé par les artistes du monde entier. Les vidéos présentées dans le cadre de l'exposition *Checkpoint Berlin* proposée par la Villa du Parc, avec le partenariat du Video-Forum du Neuer Berliner Kunstverein (1) et la collaboration de la Galerie Klosterfelde de Berlin (2), sont signées par des artistes qui ont choisi de vivre et travailler à Berlin, mais elles ne revendiquent en aucun cas l'appellation d'origine *made in berlin*. D'ailleurs, les vidéos de Christian Jankowski, Haegue Yang, Bjørn Melhus, Reynold Reynolds & Patrick Jolley ne manqueront pas de vous dépayser, celles de Corinna Schnitt, Sofia Hultén et Marc Aschenbrenner vous débousoleront et celles de Rui Calçada Bastos, Annika Eriksson et Patrycja German vous désorienteront. Humour et dérision, amour et communion, utopie et mélancolie sont les mots clés de cette exposition.

Si vous aimez le hula hoop, le twist again, l'aqua gym, les jeux télévisés, les jeux de mots, les anagrammes, les palimpsestes, l'impro, l'imprévu, les héros de bédé, les stars des années 60, la fureur de vivre, la guitare sèche, la pop, le revival, le vintage, la SF, les avatars, les frégolis, second life, Icare fils de Dédale, le parapente, la pastèque, le jus de betterave, les radis blancs, les origamis, l'orient, la désorientation, la nuit, les néons, les situs, les dérives urbaines, les animaux, le zoo, etc. vous allez adorer l'exposition *Checkpoint Berlin*.

(1) Fondé en 1969, le Neuer Berliner Kunstverein (NBK) compte parmi les institutions phares de la scène artistique berlinoise contemporaine. Outre sa programmation en matière d'expositions, conférences, performances, etc. le NBK est réputé pour sa précieuse collection de vidéos d'artistes. Constituée dès 1972, baptisée Video-Forum en 1985, cette collection fut la première du genre à Berlin ouest / RFA. Elle comprend aujourd'hui plus de 1000 œuvres d'artistes internationaux, produites sur une période allant du début des années 60 à nos jours.

(2) Pour le prêt de la toute dernière vidéo de Christian Jankowski : *Roof Top*, 10', 2008.

véranda christophe cuzin _ légers décalages

Bjørn Melhus

The Oral Thing, 2001, coproduction NBK, 8', couleur, son
(né en 1966 à Kirchheim, Teck / Allemagne, vit et travaille à Berlin / Allemagne)

Bjørn Melhus traite souvent de la construction de l'identité de l'individu dans sa relation à l'attraction et à la séduction des images médiatiques. Il convoque des figures et mises en scène de la culture de masse de façon ironique et ludique. Il joue personnellement tous les rôles, incarne les caractères des séries télévisées et de l'univers du jeu des années 80 (cow-boys, Playmobil...).

Parallèlement, il prend pour sujet des genres télévisuels typiquement américains tels les talk-shows et émissions de prédication pour aborder des sujets sociétaux et socio-psychologiques plus larges. Dans *The Oral Thing*, ces deux genres télévisuels sont imbriqués. Bjørn Melhus fait ressortir de manière stéréotypée les éléments récurrents propres au talk-show en les exagérant. Figure lumineuse irradiante, le maître du talk-show flotte ici au-dessus d'un gigantesque escalier, confesse ses invités et juge du bien et du mal. Il est ici question des débauches sexuelles d'un frère et d'une soeur. Comme dans d'autres vidéos, Bjørn Melhus endosse tous les rôles, celui du maître, des invités et du public. Les dialogues, constitués d'un bout à l'autre du son original mais techniquement modifié d'un « Maury Povitch-Talkshow », tournent inévitablement à vide puisque chacun est en même temps un alter ego.

plateau robert morris _ projet continu modifié chaque jour

Christian Jankowski

Rooftop Routine, installation vidéo, 2008
(né en 1968 à Göttingen / Allemagne, vit et travaille à Berlin et New York)

L'installation vidéo *Rooftop Routine* (2008) est issue d'une performance réalisée à New York en 2007. Christian Jankowski a invité le public sur le toit de l'immeuble où il habite à Chinatown à assister à une performance de hula hoop. Cette idée est née dans l'esprit de l'artiste après qu'il ait surpris sa voisine chinoise en train de « danser le hula hoop » sur le toit de leur immeuble.

Fasciné par la nature quasi méditative de cette action qui s'est déroulée au beau milieu des tours de Chinatown, Jankowski a alors recherché d'autres « danseurs de hula hoop », puis demandé à ce que d'autres toits soient accessibles, et enfin a convaincu Madame Chua, sa voisine, de bien vouloir « mener la danse » pour une performance collective. C'est ainsi qu'un dimanche matin venteux de novembre, Jankowski a accueilli le public pour venir observer plusieurs douzaines de hula hooper, debout sur différents toits, et suivre les mouvements de Madame Chua, transformée en amicale entraîneuse de hula hoop exécutant différents mouvements sur le rythme de la musique diffusée par son walkman. Les figures colorées et tournoyantes ressemblent à un pièce chorégraphique que le plus heureux des hasards aurait réuni ici pour le seul plaisir des yeux des spectateurs.

chambre philippe dubois _ la vidéo comme forme qui pense les images

Corinna Schnitt

Once upon a time, 2005, 22', couleur et son
(née en 1964 à Duisburg / Allemagne, vit et travaille à Berlin et Hambourg / Allemagne)

Comme dans ses oeuvres précédentes, Corinna Schnitt analyse dans "Once upon a time" les frontières de l'artificialité des normes du monde civilisé. Sa façon de filmer allie quasi rigueur scientifique et multitude de détails humoristiques. Ainsi, la caméra tourne doucement et imperturbablement sur son propre axe au milieu d'un salon bourgeois. Lentement, l'espace se remplit d'animaux : des chiens, des oies, des cochons, des cabris... prennent possession de l'espace.

Eposant la hauteur de regard des animaux, la caméra suit les événements et laisse le spectateur prendre part à la lente et insidieuse métamorphose du lieu en un « naturel » désordre. Suivant leur instinct stoïque, les animaux usurpent progressivement le territoire humain et transforme ce dernier en un chaos « animal ». Le salon, abandonné par ses usagers, devient la scène d'un film mi-comique mi-absurde dont l'objectif serait d'étudier le « numéro de séduction » propre aux comportements de ces différents animaux de ce zoo, lesquels ne sont pas sans évoquer certains types de comportements humains.

passage john cage _ le réel est un processus

Patrycja German

Barszcz, 2004, 2' 30", couleur, son

Arbuz, 2004, 29'40", couleur, son

Rettich, 2006, 2', couleur, son

(née en 1979 à Wrocław / Pologne, vit et travaille à Berlin et Karlsruhe)

Les performances vidéo de l'artiste polonaise Patrycja German se caractérisent par une utilisation claire et limpide de la langue des images. Au centre se tient l'artiste elle-même qui, fidèle à la tradition du genre, exécute des actes précis et ritualisés. Des actes qui malgré leur grande simplicité génèrent une grande tension.

La performance vidéo *Barszcz* montre un intérieur blanc, une table recouverte d'une nappe, où l'artiste prend place vêtue d'une blouse blanche. Lentement, celle-ci porte une lourde marmite à ses lèvres et commence à avaler goulûment son contenu, en l'occurrence une soupe de betteraves appelé *Barszcz*, qui est aussi un plat national polonais. Le liquide d'un rouge profond, couleur sang tâche abondamment blouse et nappe. Sans aucun doute, Patrycja German évoque ici, comme dans *Arbuz* et *Rettich*, ses deux autres performances, le sacrifice, la violence, la douleur en même temps que la débauche coupable et le plaisir orgiaque. Les vidéos de German montrent de manière claire et pleine de tension combien ces deux univers, souffrance et plaisir, sont proches.

Sofia Hultén

Getting Rid of Stuff, 2001, 6'55", 7'10", 7'30", couleur, son

Fuck it Up and Start Again (one guitar smashed and mended 7 times), 2001, 7', couleur, son

Grey Area, 2001, 9', couleur, son

(née en 1972 à Stockholm, Suède, vit et travaille à Berlin et Karlsruhe)

Sofia Hultén tente de réparer les choses cassées ou de les faire disparaître. Ces deux objectifs sont rarement atteints. Ses vidéos et ses photos portent plutôt sur le processus circulaire de la réalisation et de la destruction d'une série d'objets et de scénarios. Ses tentatives n'ont jamais vraiment réussi, mais cela ne semble pas dissuader l'artiste. Le travail de Sofia Hultén traite des relations entre les gens et les objets. Elle le conçoit comme une enquête sculpturale sur les objets trouvés : quelles caractéristiques pourraient faire se déployer un matériel au-delà de sa fonctionnalité ? Comment se comportent les matériaux quand ils sont maltraités ? Ces objets, ou l'idée de ces objets, pourraient remplacer le catalogue rituel des déceptions humaines, des échecs et des contraintes qui empoisonnent notre vie, mais le fait est qu'elle est fascinée par leur physicalité et par la façon dont ils pourraient prendre place dans le nouveau monde qu'elle leur attribue. Elle joue avec des objets prosaïques et communs comme d'autres jouent avec les mots, en produisant une série d'associations subtiles, narquoises et en accordant une extrême attention à l'environnement physique.

Dans *Fuck it Up and Start Again*, par exemple, agissant seule dans une pièce vide, Hultén fait voler en éclat la même guitare à sept reprises. Alors qu'elle pourrait la faire disparaître, elle n'arrive pas à résister à l'impulsion de tout réparer à nouveau, et la guitare ne cesse de revenir. Ce n'est pas la première fois que l'artiste a essayé, sans succès, de faire disparaître les choses. Dans *Getting Rid of Stuff*, elle utilise la fermeture d'une galerie de Berlin comme une opportunité pour disperser l'hétéroclite, les contenus oubliés de ses réserves, dans la ville. Aucun de ces objets ne s'en va vraiment, bien que tous disparaissent dans l'environnement, comme abandonnés.

Dans *Grey Area*, elle essaie de se dissimuler elle-même dans le monde monotone d'un bureau d'entreprise, entrant en résistance contre les heures lugubres qui l'attendent, se cachant ici dans un casier, là sous un bureau, ou se terrant sous un amas de papiers froissés négligemment posés près de la photocopieuse. Acharnée à faire disparaître les choses, à les cadrer ou à les refaire entièrement dans des vidéos comme *Fuck it Up* et *Grey Area*, l'artiste n'atteint jamais vraiment son but d'une manière significative.

Si elle espère fondamentalement le succès, son travail se caractérise par une sorte de contrefaçon méthodique et d'attitude pince-sans-rire face à l'échec. Pourquoi ? Parce que tel un Sisyphe contemporain, Sofia Hultén essaye de résister à quelque chose, même si cette résistance s'avère toujours vaine in fine.

Rui Calçada Bastos

Studio Contents, 2004, 4' 47", n&b, son

(né en 1971 à Lisbonne / Portugal, vit et travaille à Berlin / Allemagne)

L'artiste portugais Rui Calçada Basto traite dans ses mélancoliques et poétiques photos, vidéos et installations du thème de l'identité et du rôle de l'artiste dans le système et le monde de l'art. Ainsi, dans ses installations, il utilise souvent des matériaux fragiles destinés à dire l'instabilité et la précarité de la vie d'artiste. La vidéo *Studio Contents* est principalement constituée d'une liste écrite d'objets qui se trouvaient dans l'atelier de l'artiste, à Berlin, avant que ce dernier ne le quitte. La typographie et la taille des caractères des mots qui la constituent varient constamment. Sur un écran noir viennent se superposer, dans une écriture blanche, une kyrielle de concepts jusqu'à remplir entièrement l'écran noir, jusqu'à le (re)peindre en blanc. Puis, ce même processus de superposition - lettres noires sur fond blanc - se répète mais en sens inverse. L'enchaînement des objets et de leur concept reflète ici, sous la forme d'une énumération de ses effets et biens, les pensées et la sensibilité de l'artiste.

Annika Eriksson

Anagram, 2001, 7', couleur, son

(née en 1956 en Suède, vit et travaille à Berlin / Allemagne)

Depuis plusieurs années, l'artiste suédoise Annika Eriksson (1956, Malmö) vit et travaille à Berlin. Sa démarche artistique traite des processus, déroulements et structures à l'œuvre dans un groupe social qu'elle connaît pour l'avoir fréquenté qu'il s'agisse des employés d'une entreprise, d'un musée ou des musiciens d'un orchestre. Les personnes dudit groupe sont invitées par l'artiste à réaliser ou mettre en scène une action inhabituelle devant la caméra. Pour *Anagram*, Annika Eriksson a travaillé avec les membres handicapés physiques et mentaux du groupe de théâtre « Mooms ». En plan fixe et sans montage, l'artiste a filmé une chorégraphie accompagnée de musique exécutée par le groupe de personnes handicapées. Les acteurs pénètrent l'un après l'autre sur la scène en tenant une pancarte sur laquelle est écrit un mot en lettres noires. Le bon assemblage des différents mots finira par constituer le célèbre proverbe anglais : « A chain is as strong as its weakest link » / « Une chaîne est aussi forte que son maillon le plus faible ».

Bjørn Melhus

Auto Center Drive, 2003, 28', couleur, son

(né en 1966 à Kirchheim, Teck / Allemagne, vit et travaille à Berlin / Allemagne)

Avec *Auto Centre Drive*, Bjørn Melhus semble mettre son propre travail en perspective. Il se sert ici des images des *road movies* américains ainsi que de la dramaturgie et de la musique de la série des « James Bond ». Dans la première et longue mise au point, la caméra poursuit un avion dans le ciel, avant que l'artiste enchaîné, torse nu, chante un refrain. A nouveau, on aperçoit un objet planant au-dessus du paysage : une sorte d'ovni qui vole de nuit au-dessus d'une ville. Les éléments de compréhension restent en suspens ; seules la musique ininterrompue et les scènes introductives suggèrent le drame et construisent le suspense. Suivent ensuite des images de paysages sans musique, avec des satellites géants au milieu d'une immense prairie. Dans sa combinaison jaune et bleu, avec son casque sur la tête, Melhus apparaît comme un mélange de Superman et de figure de Playmobil. Après l'aridité de la steppe suivent des images d'arrosage-irrigation dans une verte installation. Des monstres semblables à des gargouilles tournent sur eux-mêmes, telles des sculptures de Tinguely. Puis l'artiste change de rôle. Il devient un gangster, crâne rasé et lunettes de soleil, comme sorti d'un thriller noir & blanc des années 80.

Dans une scène centrale du film, l'artiste et protagoniste est conçu par un programme informatique, et peut changer d'identité sexuelle ou quitter son état de « jeune homme ordinaire » pour devenir « Big Jim », alias James Dean, comme dans un jeu vidéo. Les identités possibles restent néanmoins limitées et la voix de synthèse invite acteur et spectateur à se décider fissa pour l'une ou l'autre des options proposées. Le libre arbitre - le jeune homme est dans la peau d'un « Jimmy humain » - rend finalement l'homme à son humanité. En même temps, le libre-arbitre apparaît comme une farce du fait de la limitation des possibilités d'une part et de l'influence déterminante des exemples/icônes médiatiques d'autre part. Dans cette technique de métamorphose, le thème de prédilection de l'artiste est exacerbé : la question de l'identité humaine et de la construction de soi est définitivement influencée par les médias. Le titre est une référence explicite aux films de Wim Wenders, à ses images de paysages sub-urbains et d'autoroutes.

Marc Aschenbrenner

Zweite Sonne, 2005, 7', couleur, son

(né en 1971 à Linz / Autriche, vit et travaille à Berlin / Allemagne)

Les performances et vidéos de l'artiste autrichien Marc Aschenbrenner entraînent le spectateur dans un monde secret et fantastique, parfois aussi dans un étrange univers parallèle chargé d'une symbolique à facettes multiples. La vidéo *Zweite Sonne / Deuxième soleil* décrit une métamorphose filmique. De la naissance traumatique de l'obscurité, on voit l'artiste vêtu d'un costume en caoutchouc plané dans le ciel suspendu à un ballon après avoir rampé sur l'eau et la terre. La scène du début dans laquelle l'artiste tente vainement d'escalader une montagne recouverte de bâches en plastique rappelle la faute de Sysiphe tandis que la scène finale de l'envol évoque le destin d'Icare. Ainsi se présente le rêve de voler et le désir de disparition, les fils des minces ailes de l'appareil volant se déchirent comme un cordon ombilical, et le ballon s'envole de là comme un deuxième soleil.

chambre samuel beckett _ elles ont du bon aussi, les petites perplexités

Reynold Reynolds (avec Patrick Jolley)

The Drowning Room / La chambre des noyés, 2000, 10', n/b, son

(né en 1966 à Central City, Alaska / USA, vit et travaille à Berlin et New York City)

Les vidéos de l'artiste américano-canadien Reynold Reynolds dessinent une esthétique tout ensemble sombre et poétique. Absurdes et dérangementes d'un côté, pleines d'humour et surréelles de l'autre. *The Drowning Room* conduit le spectateur dans un drôle de monde marin souterrain, une chambre sous-marine dans laquelle la vie semble suivre son cours : les gens y mangent, regardent la télévision, nourrissent les chats et s'embrassent avant d'aller dormir. La caméra semble plonger dans un monde parallèle qui rend absurdes les critères de différenciation entre rêve et réalité, vie quotidienne réelle et vie mise en scène.

plateau samuel beckett _ elles ont du bon aussi, les petites perplexités

Haegue Yang

Unfolding Places, 2004, 18' 30", couleur et son

(née en 1971 à Séoul / Corée, vit et travaille à Berlin et Séoul)

Haegue Yang, artiste coréenne née à Séoul en 1971, décrit « Unfolding Places » réalisé à Londres et Séoul comme un « film de rue contemplatif ». Effets de lumière, scènes urbaines, vues d'espaces et séquences mises en scène constituent le sujet principal de la vidéo. De temps en temps, une voix off livre ici et là des observations, des pensées, des récits sur des lieux dont certains existent vraiment et d'autres qui ne doivent leur existence qu'à l'expérience filmique. Films et mots figurent différents niveaux qui à leur tour suggèrent différents lieux. La vidéo « Unfolding Places » fait également référence à la sculpture puisque Haegue Yang réalise et installe, dans l'espace urbain, de petits paysages-jouets faits de papiers de couleur (origamis réalisés par Benoît Billotte pour la Villa du Parc) qu'elle filme ensuite comme autant de paysages miniatures. Cette association d'éléments issus de la réalité urbaine et de fragments d'un monde poétique intérieur, qui rapproche l'art de la vie, explique le charme si particulier du travail de Haegue Yang. L'artiste semble avoir fait sienne la philosophie Fluxus de Robert Filliou : « l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art ».

visites commentées

les 19 juillet à 16h, 5 août à 18h30 et 29 août à 12h

| villa | du | parc |
centre d'art contemporain

12, rue de Genève _ 74100 Annemasse
tél. + (33) 04 50 38 84 61 _ fax + (33) 04 50 87 28 92
communication@villaduparc.com _ www.villaduparc.com